

cendu à peu près au niveau de la mer ; on trouve un sol très-fertile , de vastes champs de blé , et de grandes plantations d'amandiers.

Dans toutes les provinces méridionales de l'Espagne , et particulièrement dans ce canton , on voit des fontaines nombreuses et des réservoirs d'eau recouverts par des arches, que l'on attribue peut-être à tort à la patiente industrie des Maures, tandis qu'on pourrait, avec autant de fondement, les attribuer aux Romains, aux Carthaginois, ou aux habitans plus anciens de la presqu'île.

Je m'amusai beaucoup, pendant ce court voyage, de la superstition de mon guide ; superstition, au reste, qui n'était pas bornée à lui seul, et que j'ai retrouvée également chez tous les voituriers et les charretiers avec qui j'ai eu par la suite occasion de causer sur ce sujet. Ils portent constamment sur eux la patte d'une taupe, pour garantir leurs mules et leurs chevaux du *mal de ojos*. Je crus d'abord que c'était le *mal d'yeux* ; mais, après m'en être informé, je vis que je me trompais, et que cette expression marquait la maligne influence de la sorcellerie qui se fait sentir par le regard. Dans les provinces

méridionales de l'Espagne, comme jadis en Angleterre, et même comme aujourd'hui encore en Cornouailles, les enfans et le bas peuple s'accordent tous à attribuer un pouvoir nécromantique à la femme qui, dans chaque village est la plus difforme, la plus décrépète par l'effet de la vieillesse, et dont les yeux sont les plus hagards. Dans le Cornouailles, la sorcière, pour opérer ses charmes, est obligée de répéter trois fois les mots : « *Je souhaite* » ; mais en Espagne un seul regard suffit, et l'objet sur lequel se dirige cette maligne influence, peut tomber et mourir s'il n'est soutenu par un pouvoir supérieur. Les amulettes les plus efficaces sont la patte d'une taupe qu'on porte dans sa poche; un morceau d'écarlate d'un habit qu'un homme ait porté, ou le *manesita* qu'on attache au poignet des enfans. Le *manesita* est une *petite main* de jais, d'ivoire, de verre, ou de pierre montée en argent, et dont le pouce est passé entre les deux doigts du milieu. Mais à défaut de ce préservatif, quelqu'un qui craindrait le danger, peut s'en défendre aisément en mettant son pouce dans la même position. C'est aussi pourquoi, dès

qu'une tendre mère observe un méchant regard fixé sur son enfant, elle s'écrie : *Festa una figa*, c'est-à-dire, passe le pouce en signe de défiance. Cette espèce de superstition n'est pas du tout nouvelle, nous la remarquons distinctement chez les Romains.

*Ecce avia, aut metuens divum matertera cunis
Exemit puerum, frontemque atque uda labella
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes oculos inhibere perita.*

PERSII Satyra, II. 31—34.

Je remarquai dans ce petit voyage un établissement qui fait beaucoup d'honneur au comte Florida-Blanca, en contribuant non-seulement à l'agrément et à la commodité du voyageur, mais aussi à la sûreté de sa personne. Le gouvernement s'est engagé à élever, à la distance de chaque lieue, une petite cabane avec un jardin convenable qui sert d'habitation à un *peon caminero*, qui reçoit cinq réaux (1 fr. 25 c.) par jour pour réparer les grandes routes et protéger les voyageurs. On lui fournit pour cet objet tous les outils et les armes nécessaires. Cette institution doit devenir générale dans toutes les provinces.

ALICANTE.

ALICANTE est situé au fond d'une baie formée par les caps de *la Huerta* et de *San-Pablo*. Cette ville est protégée par un château, bâti sur le sommet d'une montagne, à laquelle les habitans avaient l'habitude d'accorder leur confiance lorsqu'ils étaient attaqués par leurs ennemis, mais qui actuellement est plutôt pour eux un objet de terreur; car il arrive quelquefois que de grandes portions de rochers se détachent de leur base, et menacent de détruire une partie de la ville.

Les rues sont étroites, et étaient fort mal pavées; mais à présent, grâce au zèle infatigable du gouverneur, D. Francisco Pacheco, peu de villes peuvent se vanter d'être plus propres; ainsi par les soins bien dirigés d'un homme, cette ville, qui jadis était un véritable nid d'ordure, est devenue un séjour délicieux.

Il paraît, par le dernier dénombrement

envoyé au gouvernement, que les habitans se montent à 17,345 individus, dont 8,524 hommes et 8,821 femmes; les hommes non mariés et les jeunes garçons se montent à 4,966; les femmes non mariées et les petites filles à 4,576; mais il y à 937 veuves et seulement 341 veufs. En divisant ces habitans d'après leur âge, il paraît qu'il y a

| | |
|-----------------------------------|----------------|
| au-dessous de sept ans | 2,865 |
| De sept à seize | 3,144 |
| De seize à vingt-cinq. | 2,870 |
| De vingt-cinq à quarante. | 3,782 |
| De quarante à cinquante. | 2,033 |
| Au-dessus de cinquante. | 2,651 |
| TOTAL. | 17,345* |

* Suivant Cavanilles, Alicante et la campagne qui l'entoure auraient contenu en 1794, 5,000 familles, ce qui porterait, en calculant suivant lui 9 individus pour deux familles, le nombre de ses habitans à 22,500; mais l'épidémie qui a régné sur les côtes d'Espagne en 1804, a enlevé à la ville d'Alicante un tiers de ses habitans; et un grand rapport que cette maladie a offert avec la fièvre jaune d'Amérique, c'est que de tous les individus qui se sont retirés dès les premiers momens dans la campagne, aucun n'a péri, quoiqu'ils ne fussent pas très-éloignés de la ville.

Le clergé est composé de 56 membres, en comprenant ceux qui ont dans quatre paroisses la direction particulière des âmes, ainsi que quelques autres individus qui sont ordonnés, et qui vivent ou de leur patrimoine ou de bénéfices ecclésiastiques dont le revenu équivaut à trois réaux (75 cent.) par jour, c'est-à-dire, à environ onze liv. sterl. (264 fr.) par an.

Parmi les séculiers on compte soixante-quatre nobles, vingt-huit avocats, trente-un *escrivanos*, deux cent quatre-vingt-quatorze étudiants, neuf cent soixante-quatorze fermiers, deux mille trois cent un journaliers; les marchands et les gens de boutique se montent à trois cent treize, les manufacturiers à onze, les artisans à treize cents quatre-vingt-douze, et les domestiques à six cent trente. Outre cela il y a huit couvens qui contiennent environ deux cent cinquante personnes liées par des vœux.

Le produit de l'impôt provincial, de celui sur les denrées et du monopole royal sur l'eau-de-vie et le sel, se monte, pour cette ville et les villages des environs, à 539,561 réaux, ou un peu moins de 5,400 livres sterl.

(129,600 fr.). Maintenant , comme tout le district , ou *corregimiento* d'Alicante , contient , suivant le dernier rapport fait au gouvernement , 33,045 individus , on voit que la proportion de ces taxes ne se monte pas à plus de seize réaux ou environ trois schellings et deux pences (4 fr.) pour chaque habitant.

Aucune des églises ni aucun des couvens ne sont dignes de remarque. Je m'amusai beaucoup , il est vrai , dans la grande église , mais ce ne fut pas en examinant son architecture , ni aucun des autels ; ce qui attira mon attention fut une concession du collège des cardinaux , sanctionnée par l'archevêque et l'évêque , qui accordait deux mille cinq cent quatre-vingts jours d'indulgence à chaque pénitent qui dirait , devant l'autel de la vierge , *Ave Maria purissima* , et autant à ceux , qui en l'entendant , répondraient , *Sin peccado concebida*¹.

Il y a pour le service de cette grande église dix chanoines , trois dignitaires et deux béné-

¹ Il est d'usage à Alicante , quand on entre dans une maison , au lieu de demander s'il y a quelqu'un , de crier *Ave Maria purissima* ; et on vous répond de l'intérieur : *Sin peccado concebida* , ce qui équivaut à une invitation d'entrer.

ficiers, mais ils passent pour très-pauvres. Le siège de l'évêque est à Orihuela, où les chanoines sont mieux payés.

Le commerce d'Alicante est considérable; il entre annuellement dans son port de cinq cents à mille vaisseaux, dont la plupart sont Catalans. En 1782, il y en entra neuf cent soixante-un. Les principaux articles qu'on en exporte sont :

Graine d'anis, trois à quatre mille quintaux.

Amandes, huit à dix mille quintaux.

Barille, soixante à quatre-vingt-dix mille quintaux.

Eau-de-vie, environ cent mille pipes.

Cumin, deux mille à deux mille cinq cents quintaux.

Spart, brut et travaillé en cordes et en nattes, quantité indéterminée.

Figues, environ mille quintaux.

Poisson, une quantité incertaine.

*Grana silvestre*¹, appelé aussi vermillon, environ trois cents quintaux.

¹ Le *grana silvestre* est l'insecte appelé *kermès*; il fournit cette couleur qui s'approche de celle de la cochenille, et dont nous avons déjà parlé.



Mine de plomb , une quantité incertaine.

Racine de réglisse , *id.*

Fleurs de lavande , pour l'Angleterre et la Hollande , *id.*

Jus de citron , *id.*

Ecorces de grenades ¹ , *id.*

Raisins , soixante à cent mille quintaux.

Sel , environ cent mille tonneaux.

Saffran , une quantité incertaine.

Soie et vinaigre , *id.*

Vins , environ deux cents tonneaux.

Laine , trois à quatre mille quintaux.

La valeur de notre commerce avec Alicante et ses environs , se verra clairement dans le tableau suivant des années 1784 et 1785 que m'a donné le consul anglais.

¹ Ces écorces de grenade servent aux teinturiers.

*Exportations pour la Grande Bretagne, et importations
de l'année 1784.*

| PORTS. | EXPORTATIONS. | VALRUR sterling. | |
|------------------------------------|------------------------------|---------------------|----|
| | | liv. | s. |
| Alicante. | Barille, 7,375 bales | 40,562 | 10 |
| Valence. | Raisins, 146,560 paniers, | 40,304 | » |
| Murviedro | Eau-de-vie, 430 pipes. . . . | 4,300 | » |
| Alicante. | Vins et fruits. | 3,800 | » |
| La Muetta. | Sel, 630 tonnes. | 378 | » |
| <i>Par aperçu, 7,100 tonneaux.</i> | | 89,344 | 10 |

IMPORTATIONS.

| | | | |
|------------------------------------|---|--------|---|
| Alicante. | Morue de Terre - Neuve, 55,800 quintaux. | 34,875 | » |
| Valence | <i>Idem</i> , 5,200 quintaux. . . . | 3,380 | » |
| Denia | <i>Idem</i> , 8,900 quintaux. . . . | 5,785 | » |
| Alicante. | Morue sèche de Shetland, 1,500 quintaux. | 1,575 | » |
| | Saumon salé, 674 tierçons | 1,685 | » |
| | Objets manufacturés en fer, cuivre, étain, etc. | 2,000 | » |
| | En laines. | 6,000 | » |
| Valence | <i>Idem</i> , et <i>idem</i> | 19,945 | » |
| <i>Par aperçu, 3,932 tonneaux.</i> | | 75,245 | » |

| PORTS. | EXPORTATIONS. (1785) | VALEUR sterling. |
|------------------------------------|-------------------------------|---------------------|
| Alicante. | Barille, 2,957 balots | liv. 2. 21,068 » |
| Valence. | Raisins, 120,000 paniers . | 39,000 » |
| Murviedro. . . . | Eau-de-vie, 300 pipes. . | 3,000 » |
| Alicante. | Vins et fruits | 1,500 » |
| La Muetta. . . . | Sel, 1,600 tonneaux. . . . | 960 » |
| <i>Par aperçu, 5,712 tonneaux.</i> | | 65,528 » |

IMPORTATIONS.

| | | |
|------------------------------------|---|----------|
| Alicante. | Morue de Terre-Neuve, 45,000 quintaux. | 30,375 » |
| Valence. | <i>Idem</i> , 15,000 quintaux. . | 10,500 » |
| Denia. | <i>Idem</i> , 8,900 quintaux. . . | 7,700 » |
| Alicante. | Saumon, 100 tierçons. . . | 275 » |
| | Morue de Shetland, 1,250 | 1,312 » |
| | Objets manufacturés | 1,174 » |
| | Etoffes de laine. | 3,780 » |
| Valence. | <i>Idem et idem</i> | 27,106 » |
| <i>Par aperçu, 3,824 tonneaux.</i> | | 82,222 » |

La barille est un article considérable de commerce, et jusqu'en 1780 il était borné à ce port seul; mais depuis que les droits ont été élevés de cent quatorze maravedis et trois quarts (78 c.) le quintal, à quatre cent quarante-deux (3 fr. 23 c.), même droit qui avait été précédemment établi par le gouvernement de Carthagène, cette branche de commerce s'est répartie plus généralement. Les droits actuels sur le quintal de cent quatorze livres avoir-du-poids, sont ainsi qu'il suit : droit royal, quatre cent quarante-deux maravedis; *alcavala*, trente-cinq et deux tiers (8 c.); droit de courtage et droits consulaires, douze (7 c.); en tout environ deux schellings et dix pences (3 fr. 38 c.).

Tandis que les droits sur la barille qu'on exportait étaient d'un peu plus de trois réaux le quintal (75 c.), le gouvernement Espagnol en exigeait vingt-quatre (6 fr.) pour le savon; en conséquence l'huile et la soude étaient transportées à Marseille et changées en savon pour l'usage de l'Espagne et de ses colonies¹.

Le droit de courtage est d'un quart pour cent sur toutes les marchandises qui entrent

¹ Vide *Camp. E. P. part. iv. p. 249.*

et sortent ; il se paye par les marchands au marquis de Paralès , comme une compensation pour le privilège qu'ont les négocians de nommer eux-mêmes leurs courtiers , parce que le marquis réclame cette nomination , d'après une concession du roi , à qui il avait prêté trente mille piastres , ce qui équivalait à quatre mille cinq cent liv. sterl. (108,000 fr.) ; mais pour éviter les conséquences de cette concession oppressive , les négocians consentent à lui payer les intérêts de cent mille piastres (325,000 francs).

M. Condom exporte annuellement de ce port , pour Marseille , environ trois cents tonneaux de *spart* et environ quatre-vingts cargaisons , chacune de cinquante à cent tonneaux , pour Gênes , Venise et le Levant. Il est obligé d'expédier avec le *spart* brut un tiers qui soit manufacturé ; mais il est facile d'éluder cette clause.

Il est très-curieux de voir la vitesse et la facilité avec laquelle les femmes et les enfans font le fil de *spart*. Après avoir trempé ce jonc dans l'eau et l'avoir suffisamment battu , ils parviennent à tordre deux fils en même temps sans roue ni fuseau , ce qu'ils font en

les frottant entre les paumes de leurs mains, de la même manière que les cordonniers forment un fil sur leurs genoux, mais avec cette différence qu'un seul mouvement tord les deux fils et les joint en même temps; pour en tenir les bouts séparés, ils interposent entr'eux le pouce de la main droite; et s'ils ont besoin de ce doigt pour quelque'autre objet, le pouce gauche y supplée. Deux fils ainsi tordus en un seul de la largeur d'une grosse plume de corbeau, se vendent un *quarto*, les quarante-six verges (42 mètres), ou environ un farthing et une petite fraction (un peu plus de 3 cent.); le *spart* brut vaut environ un cinquième de cette somme.

Je ne fus pas moins frappé en voyant l'adresse et la promptitude avec laquelle les tourneurs de bois tendre exécutent leur ouvrage. Ils s'asseyent à un établi très-bas, au-dessus duquel les deux poupées, avec leurs pointes, sont élevées de 6 pouces; au lieu d'une perche et d'un marche-pied, ils se servent d'un arc, auquel ils donnent un mouvement continu avec la main droite. La main gauche tient l'outil qu'ils guident par l'application constante de leur pied droit, tandis que le gauche

retient les poupées appliquées contre l'ouvrage. Une pareille position doit être extrêmement pénible, jusqu'à ce que l'habitude y ait accoutumé.

Le *grana silvestre* n'est pas encore un objet considérable d'exportation ; il n'y a que peu d'années que cette branche de commerce s'est introduite à Alicante. Guixona, ville à environ cinq lieues d'Alicante, envoie annuellement nombre de gens sur toutes les montagnes de Grenade et d'une partie de l'Andalousie pour en chercher, mais jusqu'à présent sans beaucoup de succès.

Le *saffran* a été dernièrement très-recherché pour les marchés étrangers ; il se recueille dans le voisinage d'Albazète, à environ 125 lieues d'Alicante, où il y en a une quantité considérable ; il vaut de cinquante à soixante réaux (12 fr. 50 c. à 15 fr.) la livre, et paye pour tous droits d'exportation 207 maravedis ou environ quatorze pences (1 fr. 40 c.) la livre de seize onces.

La *pêche* à Alicante est exempte de toute espèce d'impôt ; et, pour lui donner de plus grands encouragemens, on a mis une taxe de dix pour cent sur le poisson étranger, outre

480 maravedis (3 fr. 75 c.) qui se payent comme droit principal et *millones*.

Le *chien de mer* pourrait avoir de la valeur sans l'esprit de monopole et les vues resserrées du gouvernement; il est bon à manger, et donne environ vingt-cinq livres d'huile. Outre la chair et l'huile, la peau seule se vendait ordinairement à Alicanté vingt réaux (5 fr.) lorsque les ports étaient ouverts; mais à présent que l'exportation en est prohibée, le prix en est tombé à huit réaux (2 fr.) et la pêche en a souffert considérablement.

Le privilège de la pêche est borné dans cette province aux marins enrôlés, dont le nombre se monte à peu près à soixante mille.

Avec une telle pépinière de matelots dans la Méditerranée, et une autre semblable dans la baie de Biscaye, où on a accordé des privilèges particuliers pour cet objet, l'Espagne pourra devenir une puissance navale formidable. Les Catalans fournissent déjà Alicante de harengs pris sur les côtes de Galice, tandis qu'anciennement cette ville en recevait annuellement d'Angleterre environ cinquante cargaisons.

Le gouvernement municipal de cette ville

est composé de huit *regidores*, dont quatre sont nobles et quatre membres des communes ; ils sont tous regardés comme possédant des franchises qui descendent par hérédité à leurs enfans, et qui peuvent aussi se substituer, de sorte qu'elles sont vénales. Les communes nomment quatre assesseurs qui restent deux ans en fonction, et sont renouvelés par moitié tous les ans. Il y a de plus deux syndics, dont l'un, le *personero*, doit exposer les griefs des communes ; mais ni l'un ni l'autre n'ont le droit de voter. Le président ordinaire de cette cour, est le gouverneur, ou en son absence l'*alcalde - mayor* ; le corps municipal comprend aussi trois médecins et deux chirurgiens qui sont salariés.

Les officiers dépendant de cette cour, sont les procureurs, les avocats, les *escrivanos* et les *alguazils*.

Il y a pour maintenir l'ordre dans différens quartiers de la ville, des *alcaldes de barrio*. Précédemment ceux-ci achetaient leurs charges, et trouvaient moyen de s'en dédommager avec intérêt ; mais le gouverneur actuel à pris le parti de faire une nouvelle élection tous les ans ; seulement il continue dans leur charge

ceux qui se sont distingués par leur fidélité.

Les *escrivanos reales* sont simplement des notaires ; les *escrivanos del numero*, au nombre de vingt-trois, peuvent être appelés de mauvais avocats, avec lesquels le gouverneur est en guerre perpétuelle, mais le combat est inégal. Il a cherché à restreindre leur influence par l'introduction de la preuve orale mais ils ont résisté avec succès à cette attaque. Le gouverneur ayant surpris cinq d'entr'eux en faute, les envoya en prison, et notifia en même temps que le premier qui serait pris de nouveau dans le même cas, serait envoyé en Afrique. Il se plaignait un jour à moi, de la manière la plus touchante, du malheur qu'il avait d'être tous les jours témoin d'un mal qu'il ne pouvait détruire, parce que ces misérables ne pouvaient être convaincus du délit qu'à moins de preuve écrite prise par un autre *escrivano*. Il s'affligeait de ce que, lors même qu'il savait que la preuve donnée était fausse ; il était obligé d'y conformer son jugement, sans pouvoir le rectifier ; cependant il a réussi en un point, qui est de ne plus leur permettre de faire un procès long et ruineux sur une bagatelle.

Ces *escrivanos* font à leur tour tout ce qu'ils peuvent pour le tourmenter. Le corps municipal s'étant arrangé avec la personne qui devait fournir la viande aux habitans, cet homme fit conduire son bétail à travers la ville, au milieu du jour. Le gouverneur fit en vain des remontrances. Apprenant cependant qu'on se plaignait continuellement d'accidens occasionnés par cette manœuvre, et voyant le peuple distrait de ses occupations suivre le bétail en foule, comme il le fait toutes les fois qu'il voit un taureau, son animal favori, il interposa son autorité, et défendit absolument qu'aucun bœuf parut dans les rues passé une certaine heure de la matinée. Le fournisseur refusa alors d'approvisionner la ville; et excité par les *escrivanos*, il en appela à l'intendant de la province. En conséquence de cet appel, le gouverneur n'eut d'autre ressource que de s'adresser directement au ministre; et si ses amis avaient été moins puissans à la cour, il aurait infailliblement été obligé de céder.

Avant l'élection de D. Francisco Pacheco au gouvernement d'Alicante, la ville fourmillait tout le jour de mendiants, et la nuit, de filles de mauvaise vie et de voleurs. Ces

bandes de misérables étaient nourries par les maisons religieuses, les ecclésiastiques, et les aumônes des citoyens charitables qui se trompaient en croyant faire du bien. Le gouverneur vit les causes et les conséquences de cette foule de sujets inutiles, et résolut d'obvier à ce mal, quoiqu'il sentit bien qu'il allait soulever tous les préjugés; c'est pourquoi il engagea les prédicateurs, les mieux vus du peuple, à s'étendre, pendant le carême, sur le mérite des aumônes, et à expliquer ensuite la nécessité de faire une distinction dans la distribution de ces charités, afin de ne pas nourrir et encourager la fainéantise, la prodigalité et le vice.

Après cette préparation, il assembla les principaux citoyens, leur exposa son plan, et forma une société composée de deux cent cinquante personnes les plus considérées du diocèse, à la tête desquels étaient l'évêque, les chanoines et la principale noblesse, sous la dénomination de *Frères des pauvres*. On élut des gouverneurs et des tuteurs pour la maison de Miséricorde, et pour les douze quartiers dans lesquels la ville est divisée, afin de prendre des renseignemens exacts sur tous les habitans, ainsi que sur leur âge et

leurs occupations. Chaque tuteur avait dans son quartier trois assistans, pour examiner avec lui la condition des pauvres, et pour distribuer les secours fixés par les gouverneurs dans la semaine précédente; secours qui consistaient en argent ou en matériaux bruts, en médecines ou en alimens, suivant le rapport qui leur avait été fait.

On fait apprendre aux enfans, dans la maison de Miséricorde, les métiers les plus communs, et par conséquent les plus utiles. On les accoutume ainsi à l'industrie, et les faibles sont forcés à travailler. Cet établissement n'a pas d'autres sources de revenu que le produit du travail et les contributions volontaires des citoyens.

Cette institution ne date que du 30 juin 1786; et en mai 1787, on y avait dépensé six cent vingt-neuf livres sterling (15,096 fr.) pour l'entretien d'environ une centaine d'hommes, femmes et enfans. Ils sont bien nourris, et font peu d'ouvrage à présent; mais lorsqu'ils seront accoutumés à l'idée de leur réclusion, leur nourriture leur sera distribuée avec plus d'économie, et leur tâche sera augmentée et plus productive.

Il y a aussi une autre institution qui doit devenir d'une grande utilité, en se chargeant des orphelins, des enfans abandonnés, et des fils de soldats qui ont une nombreuse famille; c'est une académie militaire dans laquelle on enseigne à lire, à écrire, l'arithmétique, les exercices manuels, et tout ce qui est nécessaire pour en faire de bons sergens. D. Francisco Pacheco eut la bonté de faire pour moi la revue d'un de ces petits régimens, qui fit toutes les évolutions et son feu avec une précision étonnante. Le nombre de ces enfans, dans tout le royaume, est de deux mille, parmi lesquels on choisira tous les sergens pour l'armée.

J'eus aussi le bonheur de voir, avec le gouverneur, une revue de l'artillerie; ainsi que la distribution des prix accordés aux ingénieurs qui se distinguent le plus par leurs connaissances. On donne les plus grands soins à leur éducation, non-seulement à Alicante, mais aussi dans tout le royaume.

Les établissemens militaires de tout genre paraissent être sur un très-bon pied, et dénotent à la fois le sagesse et l'humanité. Les soldats sont enrôlés pour huit années, pendant

lesquelles ils obtiennent de fréquens congés. Lorsqu'ils ont servi quinze ans, leur paye va toujours en augmentant, et après trente-cinq années de service, ils se retirent avec le rang et le brevet d'officier, et une pension d'environ vingt livres sterling (480 francs) par année.

Parmi les nombreux objets qui fixent l'attention des étrangers, aucun ne m'a plus intéressé que le château et le rocher sur lequel il est bâti; plusieurs raisons différentes excitaient ma curiosité. Comme anglais, je désirais examiner une forteresse défendue si bravement, ou plutôt si témérairement par son gouverneur en 1707; je voulais plus particulièrement voir le vide laissé par le jeu de la mine, qui fut si fatale au général Richard et à vingt de ses officiers. Lorsque les Espagnols eurent à peu près fini leur ouvrage, ils en avertirent la garnison, et lorsqu'ils y eurent placé treize cents barils de poudre, ils permirent généreusement au général anglais d'y envoyer ses ingénieurs, qui examinèrent la mine et son contenu. Ils rapportèrent que le poids était trop grand pour la quantité de poudre, et que la garnison était en sûreté.

Le jour fixé pour faire jouer cette mine, tous les habitans des environs s'assemblèrent sur la montagne en face pour être témoins de la catastrophe, et on avertit la garnison de l'instant fatal. Dans ce moment même les officiers s'amusaient à boire; leur tête étant un peu montée par le vin, ils déclarèrent leur résolution de ne pas quitter la batterie qu'ils n'eussent bu encore deux bouteilles qu'ils avaient envoyé chercher. Mais le domestique n'eût pas plutôt tourné le dos, que la batterie, le général Richard, et vingt braves officiers sautèrent en l'air.

On peut juger par la grandeur de l'ouverture, du poids énorme de ce qui sauta; mais lorsque j'eus observé le mauvais état et les crevasses naturelles du rocher, il me parut évident que les ingénieurs des assiégés étaient, ou extrêmement ignorans, ou téméraires à l'excès. Cette forteresse aurait pu être battue en brèche du mont Saint-Julien, mais les assiégeans préférèrent une mine.

En parcourant les rochers, j'observai la trace d'un sentier, très-fortement marqué, conduisant à une partie du fort, dont les murailles étaient très-basses. Ce côté de la mon-

tagne étant le plus roide et le plus escarpé, je n'aurais pas imaginé que jamais homme pût y parvenir, et je fus bien surpris de voir un pareil sentier. Il était très-étroit, mais bien battu; et quoique tournant derrière la forteresse, il communiquait à un autre qui conduisait de la campagne au quartier de la ville situé à l'est.

Lorsqu'à mon retour je m'informai de la nature et de l'usage de ces chemins détournés et secrets, on me répondit que les lois, dans plusieurs provinces d'Espagne, étant très-favorables au sexe le plus doux, si la femme se plaignait des mauvais traitemens de son mari, il était conduit en prison sur son seul témoignage, et si elle jurait qu'il l'avait battue, la punition devenait plus sévère, et le mari était envoyé aux *presidios* pour plusieurs années.

De même, lorsqu'un père désapprouve la conduite de son fils, qui peut ruiner ou déshonorer sa famille, le jeune homme est envoyé dans une retraite forcée pour y apprendre à devenir plus sage.

Il paraît, d'après les observations du chef de la justice, le comte Campomanes, dans

l'appendix de son *Éducation populaire*, qu'en Espagne plusieurs personnes de qualité sont détenues en prison, ou envoyées aux *presidios* pour de pareilles fautes. Il assure cependant, et non à l'honneur des dames espagnoles, que leurs accusations ne sont pas toujours justes. Nous pouvons conclure, d'après lui, que plusieurs de ces belles, persuadées par leur *cortejos*, accusent faussement leurs maris de mauvais traitemens, dès que ces bons hommes montrent quelque disposition à la jalousie.

Quelques jeunes gens de qualité sont destinés, me dit le gouverneur, à passer leurs tristes jours dans ce château, à la requête de leurs pères ou de leurs femmes. Mais à l'aide de la sentinelle, ils parviennent fréquemment à escalader le mur dans l'obscurité de la soirée; ils passent alors déguisés au milieu de la ville, s'amuse avec leurs amis jusqu'à ce que la compagnie se sépare, et retournent ensuite au château par ce sentier secret, qui est précisément celui qui avait attiré mon attention.

Dans une conversation que j'eus avec le gouverneur, sur l'usage établi depuis longtemps en France et en Espagne, et adopté

depuis peu en Angleterre, d'employer les criminels aux ouvrages publics, il convint avec moi que leur travail vaut à peine la dixième partie de ce qu'ils coûtent, et il m'assura qu'autant qu'il avait pu l'observer, il croyait que cette punition les encourageait au mal, plutôt qu'elle ne produisait la moindre réforme avantageuse dans leurs mœurs. Il me parla surtout de quatre mille cinq cent soixante-dix-neuf criminels qui avaient été bannis et conduits aux *presidios*, ou garnison d'Afrique, et dont la plus grande partie, à l'expiration de leur bannissement, étaient revenus sur la côte orientale du royaume, où, depuis ce temps, ils commettaient les crimes les plus atroces. Il regardait donc les *presidios* comme la plus mauvaise école où on put envoyer la jeunesse coupable.

Le pays qui environne Alicante est sauvage et inégal; les montagnes sont hautes, nues, et peu susceptibles de culture; les vallées sont presque toutes petites, mais d'une fertilité remarquable; le sol est sablonneux, avec des lits d'argile et de marne. La roche est en général calcaire. La ville est fournie de subsistances, en partie par une vallée au nord, et

par la *Huerta*, vallée riche et étendue à l'est à la distance d'un mille; mais elle l'est sur-tout par la vallée de Murcie, d'où les charretiers apportent du blé, et y rapportent du poisson.

La *Huerta* est arrosée par un vaste réservoir, appelé *el Pantano*, construit dans les montagnes, à environ cinq lieues d'Alicante. Le gouverneur eut la bonté de m'y mener dans sa voiture, et de me montrer ce lac artificiel, formé entre deux hautes montagnes par une muraille dont les dimensions, réduites en pieds anglais, sont de cent quarante-sept en hauteur et de deux cent soixante-deux en longueur, du sommet d'une montagne à l'autre; mais elle n'a pas plus de vingt-quatre pieds de long dans le fonds. L'épaisseur de la muraille est de soixante pieds au sommet et cent vingt-un à la base. Elle décrit une courbe elliptique, ce qui est très-convenable pour soutenir la pression de l'eau; mais si l'épaisseur de la muraille était seulement de sept pieds au sommet, au lieu de soixante-sept, cela aurait été suffisant, parce qu'une surface étant donnée, la pression des fluides sur cette surface est en proportion de sa profondeur. La profondeur étant donnée, il est égal que

la quantité d'eau soit d'un acre ou de dix mille. On aurait pu construire, avec cette dépense, plusieurs réservoirs semblables, les uns au-dessus des autres; mais lorsqu'on considère que ce *pantano* a été fait en 542, on n'est plus surpris de voir autant de travaux superflus.

Lorsque l'eau arrive près de la *Huerta*, elle est partagée en quatre par l'administrateur, et chaque propriétaire de terres reçoit ou doit recevoir la quantité qui lui est due, en proportion de ses terres et en payant le prix stipulé. Pour prévenir la fraude et la violence, le roi, par un édit royal, publié en 1739, fit soixante-deux réglemens pour la distribution de cette eau, et fixa une cour spéciale pour veiller à l'observation de ces réglemens; malgré cela, soit que les administrateurs ignorant les lois de l'hydrostatique, soit par négligence de leur part ou l'influence des présens, plusieurs propriétaires obtiennent plus que leur portion, tandis que d'autres se plaignent en vain de ne pas avoir la leur¹. On

¹ Les personnes chargées de distribuer cette eau, se servent d'une clepsydre, et quand le sable a coulé le temps prescrit, ils bouchent le canal où l'eau passait, et ouvrent celui d'un autre propriétaire.

doit s'affliger de voir que le gouvernement ne fasse pas construire d'avantage de ces *pantanos* ; les fermiers de la Huerta pourraient disposer de cinq fois autant d'eau qu'ils en reçoivent à présent ; et lors même que tout l'intervalle entre les montagnes serait couvert de réservoirs, ils pourraient tous être remplis. Le *pantano* quoique très-grand, peut se remplir par une pluie de quatre heures.

Indépendamment du produit des grains et des herbages de toute espèce, le gouvernement tire un revenu annuel de près de deux mille livres sterling (48,000 fr.), par la distribution de cette eau.

La roche des montagnes qui entourent le *pantano*, est une belle pierre calcaire qui couvre du schiste ; et comme le pays produit le sapin, le genièvre et le chêne du kermès en abondance, le bois pour brûler la chaux se trouve sur les lieux, et la dépense pour construire ces réservoirs ne serait pas par conséquent très-considérable.

Après avoir examiné le *pantano*, je visitai les jours suivans la *Huerta*, pour apprendre à connaître l'agriculture de cette vallée, si riche, si bien cultivée et si bien arrosée.

En allant à l'est de la ville, et après avoir monté graduellement environ un mille, on domine sur une vaste étendue de prés de trente mille acres, entourée de hautes montagnes, excepté du côté de la mer et couverte d'orangers, de citronniers, de mûriers, d'amandiers, de cérisiers, d'abricotiers, de pêchers, de pruniers, de pommiers, de poiriers, de grenadiers, d'oliviers, de caroubiers, de vignes qui, quoique plus humbles, ne sont pas moins profitables, et de réglisse, ainsi que de toute espèce de grains, de légumes et de fourrages pour le bétail¹.

On prétend que cette vallée renferme plus de vingt mille personnes, et je le crois aisément; car dans quelque endroit que l'on passe, on voit des vieillards, des hommes, des femmes, des enfans, en quantité innombrable, tous occupés à labourer, semer, récolter,

¹ La seule espèce de fourrage que produise la campagne d'Alicante, est l'*alfalsa*, ou luzerne (*medicago sativa*), qui, il est vrai, donne des coupes très-fréquentes, mais dont la culture est si peu générale, à cause de l'eau qu'elle exige, qu'on la vend par petites poignées pour la donner de temps en temps aux mules, dont la nourriture ordinaire est la paille, l'orge et la silique du caroubier.

fouler le grain avec le bétail, vanner le blé, ou le transporter dans les greniers, biner les vignes, distribuer l'eau dans leurs champs, ou bêcher leurs terres et les préparer pour de nouvelles productions.

Lorsque je parcourus cette délicieuse vallée, ses habitans avaient récolté leur orge, et étaient occupés à le fouler avec des mules; ils y ajoutent des charettes, qui vont et viennent sur l'aire, afin de séparer le grain et de rompre la paille qui doit servir de fourrage; d'autres tiraient la soie des cocons. Leur dévidoir a cinq pieds de diamètre, et reçoit six jeux de fils de trente à trente-six ou quarante-deux cocons, qui nagent dans un bassin d'eau bouillante; ces fils sont rangés sur la roue de manière à ne pas se coller les uns aux autres.

Je fus très-content des haies qui entourent la plupart des petites fermes. Elles sont en roseaux, rangés deux à deux¹, et croisés les uns sur les autres comme un treillis, de manière

¹ Ces roseaux sont l'*arundo donax*, qui vient dans ce pays à une très-grande hauteur, et qui croit sur le bord des torrens. On fait aussi dans la campagne d'Alicante des haies vives avec le porte-chapeau, ou épine du christ, le même arbuste qui est commun dans le midi de la France.

cependant à ne pas former des angles droits, mais des losanges ou des figures rhomboïdales; les roseaux ne sont pas passés les uns dans les autres, mais liés ensemble par des fils de *spart*.

Chaque partie de la *Huerta* est rafraîchie par l'eau, une fois en quinze jours en été; mais en hiver elle peut s'en passer pendant trois semaines ou un mois. Outre ce qui vient du *pantano*, il y a quelques *norias*; la plus remarquable, qui appartient à M. le Baron de Arabet, est mise en mouvement par le vent et élève l'eau à quarante pieds ¹.

La terre ne se repose jamais; car à peine

¹ Cette *noria* n'est plus, depuis quelques années, mue par le vent, parce que sa position dans un lieu bas et au milieu des arbres ôtait souvent à cet élément la possibilité de la faire tourner. Ce jardin de M. de Arabet possède deux arbres dont la vigoureuse végétation et la bonté des fruits paraissent indiquer qu'ils réussiraient dans le midi de la France. Le premier est un azerolier blanc (*cratægus azarolus*), dont le fruit est plus gros et plus délicat que celui de l'azerolier rouge et blanc cultivé dans le Languedoc; le second est le chirimoya (*anona cherimolia*) du Pérou, dont le fruit, qui ressemble pour la forme à celui de l'ananas, lui est préféré par beaucoup de personnes. Voyez le Dict. d'Hist. Nat. de Valmont-Bomare.

a-t-elle récompensé le fermier de ses peines par une récolte abondante, que celui-ci la prépare pour un autre. On sème l'orge en septembre, et après l'avoir récolté à la fin d'avril, où dans la première semaine de mai, on met immédiatement à la place du maïs, qui se recueille ordinairement au milieu de septembre. Mais avant qu'il mûrisse, on sème des *sandias*¹ (*pasteques* ou melons d'eau), ou quelque'autre plante alimentaire qui fournit une troisième récolte dans le cours de la même année. En novembre, on sème le blé, et en juin on le récolte. Le produit du froment et de l'orge est de quinze à vingt-quatre pour un. On sème à peu près deux boisseaux du premier par acre, et entre trois et quatre du dernier. Le lin est mis en terre au mois de septembre ou au commencement d'octobre, et s'arrache en mai; mais le chanvre, qui se sème en avril, reste sur pied jusqu'en août. Ces récoltes, jointes au concombres, melons, *garbanzos*, (ou pois chiches), pois, haricots, laitues, *alfalfa* (ou luzerne), forment une prodigieuse variété de produits pour ces champs qui, fertilisés par les rayons du soleil, et

¹ *Cucurbita*. L.

nourris par les eaux abondantes du *pantano*, sont une source inépuisable de richesses.

Les propriétaires de ces terrains ont, au printemps, une immense quantité d'oranges et des citrons; en été, des prunes, des cerises, des pêches, des abricots, des figues, etc.¹; en automne, des raisins, et en hiver, une riche variété de fruits couvre leurs tables. Ainsi, Cérès et Pomone semblent se disputer à qui contribuera le plus au bien être et à la prospérité de cette heureuse vallée.

Une des productions les plus avantageuses de cette contrée est la barille; pour la cultiver, on laboure les terres quatre ou cinq fois, on les fume bien, et après avoir tourné le terrain encore deux fois, on unit sa surface avec des planches au lieu de herses, on met la semence en terre dans les mois de janvier et de février, et on attend toujours pour cela un temps pluvieux.

Quand la plante est à peu près de la grosseur

¹ Les Alicantins sont en général peu amateurs des diverses variétés de fruits et de légumes; ils ne connaissent, par exemple, dans leurs jardins, qu'une sorte de pêche, qui est grosse, jaune intérieurement, et de l'espèce qu'on nomme *Pavie* en France.

d'un schelling ou d'une pièce de 2 francs, on arrache la mauvaise herbe; et en septembre, on ramasse la récolte en tas d'environ six pieds de haut. On brûle cinquante de ces tas dans un trou, en remuant bien avec des bâtons la matière liquide que cette plante forme en brûlant; on recouvre ensuite de terre cette masse pour la mettre à l'abri de la pluie; et au bout de huit ou dix jours, elle est assez refroidie pour pouvoir être ôtée.

Outre la barille (*salsola soda* de Linné), ce pays produit plusieurs autres espèces de plantes, qui donnent de la soude par la combustion, ce sont :

- 1° L'*Aguasul*, ou (*Mesembryanthemum*).
- 2° *Salicor* (*Salicornia Europea*). La Salicorne; il y en a deux espèces, l'une annuelle et qui vient dans l'humidité, l'autre perpétuelle et qui aime les endroits secs et pierreux.
- 3° *Barilla punechosa*, *soda colorada*. (*Salsola Kali*). Celle-ci donne peu de cendres et peu de sel.
- 4° *Sosa prima* (*Chenopodium Maritimum*). Cette plante est la plus commune, et se trouve le long de la côte.

- 5° *Sosa Blanca* (*Chenopodium Album*),
 6° *Sosa Gorda* (*Salsola Vermicularis*),
 7° *Sosa Lenosa* (*Salsola Rosacea*).
 8° *Hierba de la Plata* (*Mesembryan-
 themum cryst.*

De toutes ces plantes, le *Salsola Kali*, la *Salicornia* et les *Chenopodia*, se trouvent en Angleterre ; mais elles ne produisent pas une quantité suffisante de sel pour que la culture en soit profitable.

Les progrès rapides de la végétation dans les climats chauds, remplissent d'étonnement les habitans des régions plus septentrionales. Ayant un jour exprimé ma surprise, à ce sujet, au gouverneur, il me mena le soir au jardin de D. Lorenzo Mabibe, peu éloigné de la ville ; nous nous y promenâmes à l'ombre d'arbres qui, quatre ans auparavant, n'étaient que des boutures, des pousses de semences de l'année, ou des rejetons. Nous vîmes trois cents figuiers et trois mille cinq cents ceps de vigne chargés de fruits ; il boit déjà dans sa famille le vin du vignoble qu'il a planté. Outre cela, il a réuni une quantité immense de grenadiers, abricotiers, pommiers, poiriers, pruniers, mûriers, orangers, citron-

niers, caroubiers et azeroliers (*crataegus*) qui, par leur grosseur, semblent avoir été plantés il y a au moins vingt ans.

Il fit l'année passée, dans cette vigne, trois tonneaux et demi de vin, chaque cep ayant donné l'un dans l'autre une quarte.

Tout le produit d'Alicante, en vin, est d'environ quatre mille tonneaux. Pour faire le vin *fondellon*¹, on cueille le raisin, on ôte les graines de la grappe, et on le met sur des claies d'osier assez élevées; on les y laisse pendant quinze jours à l'influence du soleil et du vent, pour évaporer l'humidité superflue, après quoi on les met en presse².

¹ Outre la distinction qui existe naturellement entre le vin blanc et le *tinto*, il y a à Alicante deux espèces de vin rouge, l'*aloque*, qui est le vin commun que l'on boit pendant le repas; ce vin, qui ne s'exporte presque que pour l'Amérique, est un vin sec qu'on réduit en grande partie en eau-de-vie. L'autre espèce, appelée *fondellon*, est un vin doux qu'on réserve pour le dessert, et qui est plus particulièrement connu en France sous le nom de *vin d'Alicante*.

² Les grands propriétaires des environs d'Alicante ne pressent que la rafle du raisin; car celui-ci, après avoir été apporté du vignoble dans des paniers, et être resté exposé assez long-temps au soleil, est placé sur un plancher

La plus remarquable des curiosités naturelles des environs d'Alicante, est les bains de *Buzot*. En ayant entendu faire la description par un médecin, je résolus d'aller les voir avant que de quitter la ville, et j'en formai la partie le 31 mai. Nous montâmes à cheval de grand matin; après avoir traversé la *Huerta*, nous montâmes tout à coup de douze à quatorze pieds et atteignîmes une plaine plus élevée, appelée *el Campillo*, qui est comme la *Huerta*, arrosée par le *pantano*. Ayant parcouru cette plaine fertile et bien cultivée, nous commençâmes à gravir les montagnes, et à quatre lieues d'Alicante, près du village de *Las Aguas*, nous arrivâmes à l'endroit romantique où les sources chaudes sortent de terre.

dont les planches mal jointes recouvrent une grande cuve faite en maçonnerie : là, des hommes, les mains appuyées sur les hanches, forment une espèce de rond et foulent au pied le raisin en changeant continuellement de place; celui-ci une fois écrasé, tombe avec la peau dans la cuve, où on les laisse quelque temps subir une première fermentation pour colorer le vin, que l'on soutire ensuite pour le mettre dans des tonneaux. Quant à la rafle, on la soumet à la presse sur des pressoirs dont la construction montre combien peu les Espagnols ont fait de progrès dans les arts mécaniques.

Ce pays est entrecoupé par de hautes montagnes, dont les plus remarquables sont celles de *Buchampana*, de *Sierra-Gitana* et de *Cabezo*, appelée ainsi par contraction de *Cabeza de Auro*, ou tête d'or. La *Sierra-Gitana* tire son nom des Bohémiennes. Cette chaîne élevée, exposée à tous les orages, est loin d'être un séjour agréable, car les éclairs s'y montrent avec une violence peu ordinaire, et le bruit du tonnerre est répété de toutes parts par les inombrables rochers des environs; ces rochers sont calcaires, et on y voit quelques coquilles fossiles. Je trouvai un *marmor metallicum* ou terre pesante, avec du gypse ou terre calcaire; l'une et l'autre saturées d'acide vitriolique¹; je trouvai dans plusieurs endroits de la mine de fer, avec des hématites.

Sur la pente méridionale, près de la base de ces hautes montagnes, on voit sortir quatre sources abondantes, deux desquelles sont près l'une de l'autre, et les autres plus éloignées. Leur température est d'environ 104 degrés de Fahrenheit (32° de R.). Elles ont un goût ferrugineux; bien décidé; elles déposent un

¹ Sulfate de baryte et de chaux.

sédiment d'ocre jaune, et on y trouve, par l'évaporation, du sel de Glauber et du sel marin, qui restent cristallisés. Deux ou trois verres de ces eaux sont un purgatif prompt et agréable. Cette partie du pays est sujète à de fréquens tremblemens de terre.

J'eus là l'occasion d'examiner l'histoire naturelle du *Grana-Kermès* ou *Grana Sylvestra*. Il se trouve sur le *Coscoja* (*Quercus coccifera* de Linné), qui s'élève ici à la hauteur d'un à deux pieds. Les graines de *kermès* paraissent sur les tiges ou sur les petites branches; quelques-unes auprès du bas de la plante, mais plus souvent sur les branches les plus élevées, toujours à l'abri des feuilles, et fixées sur l'écorce par un gluten qui, à la vue et au toucher, ressemble à une peau mince et blanche répandue sur la tige, et recouvrant, comme la coupe ou le calice du gland, un segment de la graine. En examinant plus attentivement, je suivis l'enveloppe glutineuse à travers un petit orifice, d'où elle sortait de la graine, et où elle se répandait comme le *placenta* sur la surface interne.

Les graines étaient de différentes grandeurs, d'un huitième à un quart de ponce

en diamètre, parfaitement sphériques, et couvertes d'une poudre blanche qui, lorsqu'on l'enlevait, laissait voir une surface qui paraissait rouge, unie et polie. Je trouvai sur une même tige des graines dans trois états différens. Dans le premier, je ne pus découvrir que des membranes coriaces, remplies d'un suc rouge, qui ressemblait au sang, mais qui, sur le papier, laissait une trace aussi brillante et aussi belle que le plus beau carmin. Dans le second état, j'aperçus, sur la première enveloppe ou pellicule, une membrane mince et coriace, renfermant des œufs, alors très - petits, et à peine visibles sans le secours d'une lentille convexe : entre cette membrane et la pellicule, il y avait la même liqueur rouge, mais en plus petite quantité que dans le premier. J'ôtai avec soin la pellicule qui était évidemment séparée de la membrane intérieure, en sorte qu'elle semblait servir de viscères et de vaisseaux sanguins ; mais près de l'orifice, ces deux enveloppes adhéraient fortement ensemble.

La membrane intérieure est mince, blanche et forte : elle a un *septum* lunaire for-

mant l'ovaire , qui d'abord est très-petit , et qu'on peut à peine distinguer, mais qui croît progressivement jusqu'au troisième état où il occupe tout l'espace ; alors le jus coloré disparaît , et l'on ne voit que les œufs au nombre de quinze cents, ou deux mille.

Il me paraît évident que la graine ne tire aucune espèce de nourriture de la plante sur laquelle elle est fixée ; et je suis porté à croire, d'après sa position , que le petit animal choisit le *quercus coccifera* , qui ressemble au houx par ses feuilles pointues, seulement comme un abri et une protection contre les oiseaux.

Je mis quelques-unes de ces graines dans une tasse, le 31 mai, et le 12 juin je trouvai une multitude d'animalcules d'une couleur rouge brillante, excessivement petits, et qui couraient autour de la tasse avec une rapidité étonnante, mais seulement par intervalles fort courts. Un de mes amis avait mis quelques-unes de ces graines dans une tabatière, où il les oublia ; mais lorsqu'après quelques semaines il eut occasion de reprendre sa boîte, il en trouva le dessus couvert à l'intérieur d'humidité et d'une multitude

d'insectes ailés qui y étaient attachés, et tous morts.

Avant mon excursion à Buzot, quelques paysans de *Las Aguas* s'étaient répandus sur les montagnes voisines, où ils avaient recueilli plus de quatre arrobas, ou cent livres de *grana*, qu'ils avaient vendu à Alicante pour quinze réaux, ou environ trois schellings (3 fr. 66 c.) la livre.

Outre le *grana-kermès*, j'observai sur le *coscoja* plusieurs grandes excroissances rouges, dont on peut distinguer deux espèces; la première sur les feuilles, l'autre sur le pédicule des chatons de fleurs. La première se fait voir sur le milieu de chacune des surfaces des feuilles: elle est d'abord d'une couleur verte, mais en grossissant elle devient d'un rouge brillant, et occupe toute la feuille, à l'exception que sur quelques feuilles il reste un petit rebord intact. Les dernières excroissances sont plus longues que les premières, et les pédicules des chatons où elles se trouvent, sont beaucoup plus gros que les autres; cependant les fleurs qui paraissent au-dessus de la surface de ces excroissances, ne semblent pas en être affectées. Ces tumeurs

ont plusieurs orifices qui communiquent avec de petites cellules, contenant chacune un petit ver blanc. La cellule est formée par une forte membrane, mais la substance de la tumeur est spongieuse. Je ne pus découvrir aucun insecte dans l'excroissance placée sur la feuille, quoique je ne doute pas que celles-là comme les autres, ne soient occasionnées par une mouche *icheneumon*, et que chacune d'elles ne contienne un œuf.

Je pourrais donner l'histoire naturelle de la sauterelle, mais cette tâche a été déjà si bien remplie par le judicieux Bowles, que je serai extrêmement concis sur ce sujet. Ces insectes voraces commettent de grandes dévastations dans le midi de l'Espagne; ce fléau est dû non-seulement à la chaleur du climat, mais aussi au manque de culture, parce que les femelles ne déposent jamais leurs œufs dans des terres labourées, mais toujours dans celles qui sont incultes. C'est pour cette raison que dans la Galice, qui est bien cultivée, on est très-peu incommodé des sauterelles.

Adanson nous a donné, dans son voyage au Sénégal, une peinture frappante des ravages

causés par une nuée de sauterelles qui obscurcissait le soleil et occupait plusieurs lieues d'étendue, et qui désolèrent tout le pays en peu d'instans, en dévorant les fruits, les feuilles, les herbes, l'écorce des arbres, et même les roseaux secs qui couvraient le toit des cabanes.

Linné reconnaît vingt espèces différentes de sauterelles. Celles que j'ai remarquées en Espagne sont les *grylli italici*, distinguées par la rougeur de leurs ailes. Leur mâchoire est forte et dentelée comme une scie; leur tête ressemble, d'une manière frappante, à celle du cheval, et cette ressemblance a été remarquée dans tout ce genre. Le son de leurs ailes ressemble, dit-on, au bruit que font des chars dans l'éloignement.

Elles ne sont pas toujours regardées comme un fléau, car on ne les voit ordinairement que dans les forêts; mais lorsque la saison a été favorable à leur propagation, et que ces insectes rapaces obscurcissent l'air, lorsqu'ils rassemblent leurs phalanges pour tomber sur les riches pâturages, lorsqu'ils dépouillent les vignes et les oliviers de leur feuillage, lorsqu'ils dévorent le blé, lorsqu'ils entrent

dans les maisons et détruisent tout ce qui se présente à eux, alors ils sont universellement regardés comme une punition du ciel. C'est ainsi qu'on les regarda, lorsque, pendant quatre années consécutives de 1754 à 1757 inclusivement, elles ravagèrent toutes les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal.

On aurait peine à peindre cette scène lugubre, ou au moins une autre semblable, avec plus d'énergie et de feu poétique qu'un des petits prophètes. Il dit au peuple de s'affliger, parce qu'une nation forte et innombrable, dont les dents sont comme celles du lion, les a soudainement envahis. Alors s'adressant aux hérauts : « Faites retentir la trompette en Sion, jetez des cris sur ma montagne sainte ; que tous les habitans de la terre soient dans l'épouvante, car le jour du Seigneur va venir ; il est déjà proche, ce jour de ténèbres et d'obscurité, ce jour de nuages et de tempêtes : comme l'aube du jour se répand sur les montagnes, ainsi se répandra un peuple nombreux et puissant ; il n'y en a pas eu, et n'y en aura jamais de semblable dans la suite des siècles ; il est précédé d'un

feu dévorant, et suivi d'une flamme qui brûle; la campagne qu'il a trouvée comme un jardin délicieux, n'est après lui qu'un désert affreux; et rien ne lui échappe. A les voir, on les prendrait pour des chevaux, et ils s'élanceront comme une troupe de cavalerie; ils sauteront sur les sommets des montagnes avec un bruit semblable à celui des chariots et d'un feu qui brûle de la paille sèche, et ils seront comme un peuple puissant rangé en bataille. Les peuples à leur approche trembleront d'effroi; on verra partout des visages ternis et plombés; ils courront comme des hommes vaillans; ils monteront sur les murs comme des gens de guerre; ils marcheront serrés dans leurs rangs, sans que jamais ils quittent leur route; ils ne se presseront point l'un l'autre, mais chacun gardera la place qui lui a été marquée; ils se glisseront au travers des épées, et ne seront point blessés; ils entreront dans les villes, ils courront sur les remparts, ils monteront sur les maisons, ils entreront par les fenêtres comme un voleur; la terre tremblera devant eux, les cieux seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis, et on ne

verra plus l'éclat des étoiles : mais le Seigneur fait entendre sa voix avant d'envoyer son armée, parce que son camp est innombrable, parce que l'exécuteur de sa parole est fort ; car le jour du Seigneur est grand, il est terrible ; et qui le pourra soutenir¹ ».

La demeure ordinaire de ces insectes est dans les forêts et dans les déserts, où ils peuvent mettre leurs œufs en sûreté sans crainte d'y être dérangés. La femelle étant pleine, le mâle se hâte de gagner la rivière, où ils se noie. La femelle dépose alors ses œufs dans l'endroit le plus inculte des environs, et les garantit de la pluie en les couvrant d'une espèce de colle. Après avoir fini son ouvrage, épuisée de fatigue, elle boit et meurt.

Les œufs éclosent aux mois de mars, d'avril ou de mai, suivant leur position ou l'état de la température. Lorsqu'ils sont éclos, les tribus réunies restent ensemble encore environ trois semaines, jusqu'à ce que leurs jambes, leurs dents et leurs ailes aient acquis la force nécessaire, après quoi elles se dis-

¹ Joël. *cap. ii.* I—II.

persent dans les contrées voisines, et dévorent toutes les espèces de végétaux.

Lorsque les gouverneurs de province sont informés, au printemps, qu'on a vu des sauterelles, ils rassemblent les soldats et les paysans, les divisent en compagnies, et en environnent tout le district. Chaque homme est armé d'un long balai, avec lequel il frappe le terrain, et conduit ainsi les jeunes sauterelles vers un centre commun, où on a préparé une grande excavation, remplie de fascines pour les recevoir et les détruire par les flammes. On employa ainsi, en 1780, trois mille hommes à Zamora pendant trois semaines, et on dit qu'ils en ramassèrent plus de dix mille boisseaux.

Un botaniste pourrait avoir, dans les environs d'Alicante, assez d'occupation pour employer tout son temps. Il trouverait sur les montagnes, le spart, le genièvre, le pin, le *coscoja* (kermès), le romarin, le thym, la sauge, la menthe, la lavande, plusieurs espèces de cistes, et une grande variété de plantes trop longues à nommer. Celles qui me frappèrent le plus, furent les cistes, les capriers avec leurs beaux pétales blancs et

leurs longues étamines pourpres, et le laurier-rose.

Sans s'éloigner de plus de vingt milles de la ville, on trouve chaque climat de la zone tempérée, soit en s'élevant sur les montagnes, soit en se tenant près de la mer. C'est cette circonstance qui offre les plus grands avantages au botaniste dans son étude favorite.

Mon objet principal étant la minéralogie, j'examinai le mont Saint-Julien près de la ville. Son sommet est de pierre calcaire, avec des pétoncles, des huîtres à bec, et quelques autres bivalves. Au-dessous est une couche de gypse, chargée de fragmens d'ardoise, puis de la roche calcaire avec des coquillages fossiles; ensuite, près du niveau de la mer, est une couche de coquilles, divisée en deux; une supérieure est composée de petits fragmens, l'autre inférieure est entièrement de coquilles, à peu près entières, et cimentées les unes avec les autres par des fragmens rompus, mais sans aucune matière hétérogène. Au-dessous est une couche de poudings, composés de cailloux roulés (*boulders stones*), tous calcaires, et de quelques coquilles; cette couche est près du bord de l'eau.

Le rocher sur lequel est placé le château d'Alicante, est calcaire et abonde en fragmens de coquillages fossiles ; mais la *Sierra* au nord, au delà des vallées, paraît être schisteuse. Je fus très-étonné de trouver, au mont Saint-Julien, autant de discordance dans les coquilles déposées à différentes hauteurs. Près du sommet les corps fossiles sont incrustés dans la roche et pétrifiés ; mais près du niveau de la mer, ils sont détachés et paraissent à peine changés. Les premiers, comme nous l'avons vu, sont des pétoncles, des huîtres et quelques autres bivalves ; les derniers sont des arches, des cones, des buccins, des casques, des rouleaux, des pourpres, des nerites et des peignes de Dacosta, dont aucune espèce ne se trouve à une plus grande élévation. Je fus d'autant plus frappé de cette différence, en me rappelant les fossiles de l'île Shepey, décrits par Ed. Jacob Esg, et de ceux de Hampshire, ramassés au-dessous des falaises de Hordwell par M. Brander, si bien décrits par le docteur Solander, et comparés avec ceux qu'on trouve dans les montagnes calcaires près de Yeovil, de Sherborn et à Marston-Moor ; car on peut observer précisément la même discor

dance dans la position de tous ces fossiles.

On doit citer de pareils faits par-tout où ils se présentent, parce qu'ils peuvent nous aider dans la suite à acquérir une connaissance plus parfaite des changemens qui ont eu lieu sur le globe à des époques reculées.

Environ à deux lieues d'Alicante est une montagne appelée *Alcoray*, dans laquelle le roc est calcaire et rempli de fossiles étrangers. On y a découvert du cinabre et du gypse rouge, qui peut-être était coloré par le cinabre.

Je me contenterai pour le moment de rapporter les faits ; si dans la suite l'occasion s'en présente, j'y ramènerai de nouveau le lecteur ; et m'appuyant sur eux, j'éleverai peut-être quelque théorie, si un homme qui est infiniment plus propre que moi à traiter ce sujet, ne se laisse pas persuader de communiquer au public ses idées sur cette partie de l'histoire de notre globe. S'il nous faisait part de ses observations sur le déluge, nous aurions le honneur de posséder un répertoire complet de tous les faits, et nous pourrions espérer quelque théorie, qui servirait à établir le degré d'antiquité de notre globe, et qui serait

confirmée par toutes les découvertes subséquentes.

La maladie la plus ordinaire dans cette partie de l'Espagne, est la fièvre intermittente, produite ici, non par des marais pestilentiels, mais par la quantité de melons et de *sandias* (pasteques) que mangent les paysans, et par le travail pénible auquel ils se livrent en s'exposant à un soleil brûlant. Pour traiter cette maladie, on saigne quatre fois le malade dans le commencement, et on lui fait boire de la limonade; après quoi, au bout de sept ou de quatorze jours, il est ordinairement guéri, à moins que la mort ne vienne le surprendre dans l'intervalle. Si la faculté croit découvrir quelque obstruction intérieure, on administre le quinquina en petite quantité et l'on dit que la cure est toujours complète. C'est un médecin de l'hôpital royal qui m'a donné tous ces renseignements, et qui m'a honoré d'une notion détaillée de sa théorie et de sa pratique dans cette maladie ¹.

Il est heureux pour le peuple d'avoir, dans

¹ Malgré le rapport de ce médecin, on voit souvent en Espagne des fièvres rémittentes résister aux remèdes, et durer plusieurs années.

tous les accidens auxquels la nature humaine est sujète , une autre source d'espérance que le savoir de ses médecins ; espérance qui ne manque jamais au moment de sa détresse. Par exemple , S. Antoine , abbé , préserve du feu ceux qui le prient , et S. Antoine de Padoue les délivre de l'eau ; sainte Barbe est le refuge des personnes timides dans les temps d'orages et de guerres ; saint Blaise guérit les maladies de la gorge ; sainte Luce celles des yeux ; saint Nicolas est le patron des jeunes femmes qui ont le désir de se marier ; saint Ramon est leur protecteur pendant leur grossesse , et saint Lazare les assiste au moment du travail ; sainte Polonia préserve du mal de dents ; saint Dominique guérit la fièvre , et saint Roch est le saint qu'on invoque lorsqu'on craint la peste. Ainsi dans toutes les maladies , dans toutes les afflictions , on peut adresser ses prières à quelque saint , qui est particulièrement chargé de soulager les malheureux.

Dans les temps de calamités générales , lorsque non-seulement les individus , mais toute la communauté est menacée de peste ou de famine , quand les patrons ordinaires sont sourds aux prières , ou n'ont pas le pouvoir de se-

courir, on ordonne des processions publiques, et *la santissima Faz* est exposée à tous les yeux. Cette relique sacrée, semblable à sa rivale, *el santissimo Sudario*, que l'on conserve parmi les trésors de la cathédrale d'Oviédo, est la représentation fidèle du visage du Rédempteur, imprimé sur le mouchoir de sainte Véronique ; impression dont il n'y a que trois originaux.

Un Jésuite instruit m'a appris l'histoire *authentique* de ce trésor inestimable. De ces trois impressions, l'une est à Rome, la seconde à Jaen, et la troisième fut pendant quelque temps déposée à Jérusalem. Celle-ci, dans les temps de persécution, fut envoyée au roi de Chypre, et de cette île malheureuse elle chercha un refuge dans une chapelle particulière appartenant au pape. Elle y resta quelque temps ; puis ayant été envoyée à Venise où la peste régnait, elle acquit une telle réputation, que les Vénitiens se déterminèrent à ne plus la laisser sortir de leur ville. Le pape réclama son trésor, et il envoya un cardinal pour la reconduire à Rome ; mais dans le même temps sa sainteté ayant causé, par sa mort, une vacance dans le saint-siège,

le bon cardinal fit présent de son dépôt précieux à un chapelain qui fut nommé curé de *San-Juan*, dans la *Huerta* d'Alicante, et ce fut là que celui-ci l'apporta.

Cet homme, connaissant peu le trésor qu'il possédait, l'avait jeté négligemment dans une malle et l'avait recouvert de ses habits; mais à son grand étonnement, lorsqu'il ouvrit la malle, il vit que l'image sacrée était au-dessus de ce qu'elle contenait. Pensant que ses domestiques pouvaient l'y avoir mise, il la rejeta au fond, ce qu'il répéta jusqu'à trois fois; mais à la troisième, et à sa grande confusion, il la retrouva encore au-dessus. Cet événement merveilleux fit renaître la renommée de cette image, et depuis lors la succession des miracles qu'elle a opérés n'a point été interrompue.

Il se trouve, malheureusement pour cette relique inestimable, que le visage est beaucoup plus petit que nature; tandis que celles de Jaen, d'Oviédo et de Rome, sont dans les proportions naturelles. Mais on a remarqué, me dit là-dessus le savant Jésuite, d'après le témoignage des révérends pères du couvent de *Santa-Clara*, où elle est conservée, que

le visage ne paraît pas toujours de la même grandeur ; on le voit quelquefois , il est vrai , en diminutif ; mais d'autres fois il est visiblement aussi grand que ceux de Jaen et de Rome.

Il n'y a pas eu dernièrement de preuves authentiques de son efficacité contre la peste ou la famine ; mais en 1489 , on la porta en procession après une longue sécheresse , et aussitôt des pluies rafraîchissantes vinrent abreuver la terre ; depuis ce temps , on l'a regardée comme le trésor le plus riche de la *Huerta*.

Je ne suis pas assez instruit de la topographie de l'ancienne ville , de sa chronologie , ni de la géographie du pays d'alentour , pour asseoir un jugement sur l'histoire de ce savant jésuite , qui prétend qu'en 1489 , lorsque le curé de *S. Juan* de la *Huerta* , accompagné de deux franciscains , conduisait la *santissima Faz* à Alicante , ils passèrent un petit ravin appelé *Iloxia* , et s'arrêtèrent sur un terrain élevé qui était au delà. Mais je suis tenté de croire qu'il ne se souvenait pas bien de la position de la ville à l'époque à laquelle se rapporte son miracle. Je laisse donc à d'autres le soin de discuter cet objet.

Alicante était anciennement une lieue plus à l'est qu'à présent, sur l'autre côté du mont S.-Julien, non loin du cap de la *Huerta*; et la nouvelle ville ne consistait encore, en 1519, qu'en cinq ou six chaumières; mais dans les trente ou quarante années suivantes, environ mille familles vinrent s'y réfugier pour échapper aux ravages des Algériens.

Toutes les anciennes maisons de la *Huerta* ont des tours fortes et élevées, qui prouvent combien on y craignait les déprédations de ces forbans; et l'immense agrandissement d'Alicante apprend que ses habitans ont joui de la paix et de la sécurité sous la protection de son château. En 1776, les Algériens envahirent, comme une armée de sauterelles, toutes les côtes de la Catalogne et des royaumes de Valence et de Grenade; mais ils ne tardèrent pas à être repoussés. Ce n'était pas tant pour le pillage, que pour faire des prisonniers, qu'ils tentaient ces incursions; parce qu'ils étaient assurés que leurs captifs seraient rachetés par les *pères de la Merci*, ordre de religieux institué à cet effet. Ils avaient trop de sagesse pour attacher du prix au travail d'un esclave; c'était seulement l'espoir de la ran-

çon qui les tentait. Quelle pitié de voir la disposition charitable de ces pères aussi mal appliquée, et produire les maux mêmes qu'ils cherchaient à prévenir ! Cependant de semblables méprises sont très-communes.

J'eus la curiosité de demander à D Francisco Pacheco son opinion relativement à la non réussite de l'expédition espagnole contre Alger. Il était présent à cette journée mémorable ; élevé en grade et jouissant de la confiance du général O'Reilly, il est compétant pour porter un jugement sur sa conduite. L'armement consistait en 20,000 hommes, avec une flotte nombreuse pour la protéger ; mais les canots de débarquement ne pouvaient contenir que 8,000 hommes. La première division reçut donc l'ordre de se ranger en bataille sur le rivage, et de rester en armes jusqu'à l'entier débarquement de toutes les forces, parce que le dessein du général était de s'avancer en colonne, et de prendre possession d'une montagne qui domine la ville d'Alger. Les troupes de cette première division débarquèrent heureusement, et ne trouvèrent aucun obstacle ; mais l'officier commandant, voyant les Maures assemblés pour lui résister,

et cependant peu nombreux, impatient de cueillir des lauriers, au lieu de rester en repos suivant les ordres qu'il avait reçus, s'écria: *A ellos mis hijos* (à eux mes enfans), et commença l'attaque. L'ennemi se retirant, il continua à le poursuivre, jusqu'à ce que ses troupes, harrassées de fatigue, furent jetées dans le plus grand désordre par une multitude d'Algériens, qui s'étaient tenus en ambuscade derrière les chameaux, les rochers et les buissons.

La seconde division se hâta d'aller soutenir la première, mais il était trop tard; et la confusion étant devenue générale, le commandant en chef fut obligé de faire battre la retraite; il la conduisit avec une telle habileté, que ses troupes s'embarquèrent à la vue de plus de 150,000 Maures. Il sauva son artillerie et perdit seulement 460 hommes, nombre bien petit, si l'on considère qu'ils avaient combattu pendant quatorze heures, sans interruption. Sans la témérité de l'officier qui avait le commandement de la première division, la ville aurait été réduite en cendres au bout de trois jours.

Je ne puis douter, sur le témoignage d'un

pareil témoin, ni des faits rapportés, ni de la conclusion qu'il en tire ; car de toutes les personnes de distinction que j'ai eu l'honneur de voir, il n'y en a point qui possède autant de bon sens, de fermeté et de loyauté que celui-ci.

Une des plus grandes satisfactions dont on jouisse en voyageant, est de converser avec des hommes distingués par leur caractère. Ce plaisir est si grand, que quand même je n'aurais rencontré qu'un homme comme le gouverneur d'Alicante, j'aurais été suffisamment récompensé des fatigues d'un voyage long et ennuyeux. Je crois que je n'ai jamais vu un plus brillant modèle de perfection. Calme et réfléchi, il paraît toujours avoir de l'empire sur lui-même ; hardi et intrépide, il réussit à faire obéir les plus obstinés ; cependant, ses manières sont douces et aimables, et il met tant d'affabilité et de bienveillance dans ses discours et ses actions, qu'excepté ceux qui violent les lois, tous doivent se sentir portés à cultiver son amitié. Comme chevalier de Malte, il a une riche commanderie dans une situation délicieuse, où il paraît jouir de tous les agrémens que ce monde peut donner, excepté celui d'être utile au genre humain. Il

préfère, pour cette raison, le séjour de son gouvernement d'Alicante, où il éprouve des contradictions et des vexations à chaque pas qu'il fait pour l'embellissement de la ville, ou l'établissement d'une police régulière. Cependant, sa persévérance surmontera toutes les difficultés, et la postérité la plus reculée bénira sa mémoire.

En admirant un homme doué d'un tel caractère, on ne peut s'empêcher de s'affliger qu'il soit chevalier de Malte, et par conséquent étranger au bonheur domestique. Quoique chevalier de Malte, il ne paraît point insensible aux charmes de la beauté, car en parlant un jour des femmes andalouses, de leur taille, de leur grâce, de leur vivacité, il remarqua, avec beaucoup d'esprit, qu'une beauté pareille suffisait pour tourner la tête de l'homme le plus sage.

Les poids et mesures d'Alicante diffèrent de celles des autres provinces. Le *quintal* est de quatre arrobas de vingt-quatre livres chacune, et la livre est de dix-huit onces espagnoles ou dix-neuf anglaises; par conséquent le quintal est de deux livres plus pésant que nos cent livres

La *vara*, de quatre palmes, est à peu près égale à la verge anglaise.

Le *cantaro* est de quatre *azumbres* ou trente *medias*, et équivaut à trois gallons. On s'en sert pour les liquides.

Le *cahiz* contient douze *barchillas* ou quarante-huit *celemines*, et est égal à sept boisseaux et demi.

Huit *quartos* sont égaux à neuf liards anglais.

Le sel se vend vingt-huit réaux (7 fr.) la *fanega* ou les cent livres, à l'*alfori* ou magasin du roi, où un administrateur, un *fiel medidor* ou mesureur juré, un *escrivano* et un *visitador* ou inspecteur sont employés.

VOYAGE

D'ALICANTE A VALENCE.

JE quittai Alicante le 6 juin. La seule chose qui me frappa dans la vallée, fut une fontaine mauresque; mais lorsque nous eûmes atteint un terrain plus élevé, ses couches que j'aperçus m'intéressèrent beaucoup. Je vis là ce que j'avais d'abord conjecturé, c'est que ces hautes montagnes sont composées particulièrement de schiste, et que ce schiste est recouvert de pierre calcaire; il y a cependant quelques couches de gypse. Nous descendîmes de ces hauteurs dans la riche vallée de Montfort, arrosée par des torrens abondans et qui paraît bien cultivée. Le sol est léger, et pour labourer on n'emploie qu'une mule; malgré cela, la terre y produit abondamment du vin, de l'huile, des figues, des grains de toute espèce et de la barille. Les tomates et le poivre long (*poivrons*) paraissent y être fort recherchés. Montfort est à quatre lieues d'Alicante.

Après dîné, nous fîmes encore cinq lieues pour gagner *Villena*. Le chemin passe presque toujours dans un pays aride et inculte, entre de hautes montagnes de gypse, qui sont désertes et convenables seulement aux croix funèbres qu'on y rencontre. J'observai dans un ravin, un petit torrent qui coulait sur un lit de *sélénite*, dont les bords étaient couverts de sel marin. Après avoir passé les montagnes, nous entrâmes dans la fertile vallée de *Elda*, où la vigne, les amandes, les figes, les olives, le froment, le maïs, l'orge et la luzerne couvrent la vaste étendue qui se présente aux yeux. On laboure ces vignes avec deux mules; mais dans les champs on ne se sert que d'un seul âne. Sur la gauche, entre *Elda* et *Villena*, on trouve *Sax*, village de deux mille âmes, dans la position la plus romantique, au pied d'une montagne escarpée, sur le sommet de laquelle est un vieux château, situé perpendiculairement au-dessus du village et de la plaine voisine. Après avoir traversé cette plaine, nous voyageâmes jusqu'à *Villena*, entre des rochers élevés et des montagnes.

Villena, est une ville considérable, placée

à l'extrémité d'une *Sierra*, appelée *S. Christobal*. Elle contient 2,500 familles, et est divisée en deux paroisses, avec deux couvens pour les hommes et un pour les femmes, une congrégation de S. Philippe de Néri, un palais pour le marquis, propriétaire de l'endroit, et plusieurs autres édifices considérables. On voit sur la montagne voisine un très-ancien château, jadis place forte, mais dominée par une montagne plus élevée.

Cette ville renferme des manufactures de savon et de toile, ainsi que plusieurs distillateurs d'eau-de-vie.

Les promenades publiques sont très-agréables et bien plantées, les fontaines sont très-abondantes; réunies, elles forment un ruisseau qui arrose la plaine, dont les productions sont le froment, l'orge, l'avoine, le seigle, le maïs, les porreaux, les oignons, les carottes, la luzerne, le chanvre, le vin, les olives, les figues, et les mûres.

Près de la ville est un lac salé qui a deux lieues de circonférence; et à quatre lieues plus loin, on trouve une montagne composée de sel gemme et recouverte de gypse.

J'observai dans la *posada*, qu'il n'y avait

aux fenêtres ni volets ni barreaux de fer pour les tenir fermées d'une manière plus sûre ; j'en conclus qu'il régnait dans ce pays une simplicité de mœurs admirable, ou qu'une police attentive réprimait les écarts de l'intempérance et les déprédations qui sont souvent la suite d'une misère extrême.

Le 7 juin, à cinq heures du matin, nous continuâmes notre voyage au milieu de la plaine jusqu'à *Fuente-la-Higuera*, en laissant *Almanza* à la gauche, à la distance de près d'une lieue.

L'évêque Burnet s'est trompé dans le récit qu'il nous a donné de la fameuse bataille d'Almanza. Le fait est simplement celui-ci : Le duc de Berwick désirant tenter une action décisive, envoya au camp du lord Galway deux espions, sous le déguisement de déserteurs, et leur commanda de dire que le duc d'Orléans amenait de France un renfort de douze mille hommes, qu'il devait arriver dans deux jours, et qu'alors les deux ducs et leurs armées réunies forceraient les Anglais à livrer bataille. Lord Galway donna dans le piège, leva le siège de Villena, fit faire à son armée une marche de trois longues lieues, et au

milieu du jour, avec des troupes harrassées, il attaqua le duc de Berwick qui l'attendait tranquillement. L'événement fut tel qu'on pouvait s'y attendre ; car par ce stratagème, le duc affermit la couronne sur la tête de Philippe V, et la lui conserva par sa valeur. Le lendemain le duc d'Orléans joignit l'armée victorieuse, et n'amena que quatorze personnes.

Fuente-la-Higuera, village qui contient environ deux à trois mille habitans, est bâti sur un rocher entouré de hautes montagnes calcaires, et domine sur une vallée fertile qui n'est pas bien cultivée : cependant telle est la richesse du sol, que tous les produits en sont beaux, et les arbres d'une grandeur remarquable. Si elle était bien arrosée, elle serait certainement plus féconde.

Ce village, ainsi que plusieurs autres du voisinage, appartient au marquis de *Las Aguas*, qui en nomme les magistrats.

Lorsque nous quittâmes *Fuente-la-Higuera*, nous joignîmes une compagnie de cinq hommes qui conduisaient six chevaux, tous chargés de piastres pour la France. Aussitôt que nous eûmes gagné la plaine, chacun de ces hommes

fit le signe de la croix, déchargea son mousquet, le rechargea de nouveau, et le pendit au côté de son cheval.

En quittant cette plaine délicieuse, nous entrâmes dans une vallée resserrée, fermée par des rochers calcaires, et où les points de vue changeaient à chaque pas. Tous les endroits unis sont couverts de froment, d'orge, d'avoine ou de maïs ; les terres plus élevées sont destinées aux oliviers, aux figuiers, aux vignes ; et les fonds raboteux, incapables de culture, sont abandonnés au romarin, au thym, à la menthe, à la lavande et au charmant laurier-rose, tandis que des pins élevés varient la scène, et couronnent les rochers les plus hauts. La route qui est finie depuis peu, est en dos d'âne, bien pavée, et parfaitement droite. A mesure que nous avançons, la vallée s'élargissait, et nous admirâmes des bosquets de caroubiers et d'oliviers, et des vignobles étendus.

A gauche on voit le couvent abandonné, et le château de *Montesa*, bâti pour l'ordre militaire de ce nom, en 1319, par D. Jayme II, et détruit par un tremblement de terre, le 23 mars 1748. Cette contrée en éprouve sou-

vent, et une particularité digne de remarque, c'est qu'avant la secousse, les puits s'en ressentent; leur eau s'élève et s'abaisse subitement d'une manière extrêmement sensible.

A l'extrémité de chaque lieue, on trouve une jolie chaumière avec un jardin, où habite le *guardia de camino*, dont l'emploi, comme nous l'avons déjà dit, est de défendre les voyageurs et de racommoder les chemins.

Nous arrivâmes vers sept heures du soir à *Roblar*, et nous allâmes à la *posada del Rey*, édifice moderne, bâti par le roi, bien pourvu de tout, et administré pour le compte de sa majesté. Les lits sont excellens; ils consistent en une paille et des matelas, et sont garnis de linge très-fin. Le lendemain matin, lorsque je voulus boire mon chocolat, on m'apporta une belle tasse et une soucoupe de porcelaine, faites à la manufacture royale de *Buen Retiro*, à l'imitation de celle de Sèvres près Paris. Le prix de chaque objet est fixé, et l'administrateur est d'une attention remarquable pour ses hôtes. C'est sans exception la meilleure auberge que j'aie trouvée en Espagne. Il y a quatorze chambres à lit, une cuisine pour les charretiers, une

vaste remise, et des écuries pour trois cent trente chevaux, mulets ou ânes.

De cet endroit, nous vîmes *Xativa*, ou *Saetabis*, appelée à présent *San-Felipe*, ville qui contient environ dix mille âmes, avec huit couvens pour les hommes et deux pour les femmes; cette circonstance prouve la fécondité et la beauté de ce pays. Il est sûr qu'il n'y a pas de vallée plus fertile que cette vaste plaine; elle ressemble à un jardin couvert des plus beaux légumes: on y fait par an trois récoltes, qui produisent en abondance du froment, de l'orge, du seigle, des fèves, des pois, du riz, du maïs, de l'huile, du vin et de la soie. *Xativa* a eu l'honneur de donner naissance à Joseph Ribera, mieux connu sous le nom d'*Espanoleta*.

Nous vîmes sur ces montagnes des pierres calcaires, de l'albatre et des gypses de différentes couleurs. On trouvait dans les premières quelques coquilles fossiles.

Lorsque nous eûmes quitté cette plaine, nous traversâmes encore des montagnes, où nous eûmes l'occasion d'admirer la patience et la persévérance du caractère espagnol. On y fait à présent une nouvelle route, et il paraît

qu'on a pris la résolution de la maintenir sur un même niveau , malgré l'inégalité du terrain sur lequel elle doit passer, sans tourner ni à droite ni à gauche. J'observai l'ouvrage dans un endroit , où plutôt que de s'écarter un peu de la ligne directe , on coupait un large passage dans une longueur assez considérable, à travers un rocher calcaire , haut de plus de cinquante pieds. L'ambition des Espagnols ne voit point des bornes , et ils semblent déterminés , par la vigueur de leurs efforts , à surmonter tous les obstacles qui pourraient les empêcher d'atteindre la perfection.

Nous eûmes, du sommet de ces montagnes, une vue étendue, et nous dominâmes sur la riche vallée de Valence.

Je trouvai là quelques beaux gypses rouges. On a découvert dans ce canton plusieurs veines de cinabre dans des rochers calcaires ; mais je ne prétends pas insinuer que le gypse soit coloré par ce minéral ; car je suppose plutôt que cette couleur lui vient du fer.

Nous arrivâmes à Valence vers quatre heures du soir, après avoir fait vingt-sept lieues, ou environ cent milles en trois jours ¹.

¹ Les voyageurs qui parcourront l'Espagne autrement qu'en voiture, pourront aller d'Alicante à Valence par

une autre route que celle qu'a suivie Townsend. Ils devront suivre toujours la côte; ils traverseront ainsi un grand nombre de villages et de petites villes, et pourront admirer en automne combien ce pays, quoique montagneux, est animé par le commerce des productions du pays, que l'on apporte de toutes parts à ces petits ports, où on les embarque pour le compte des négocians d'Aliante ou de Valence.

A peu près au tiers du chemin entre ces deux villes, la route passe à Calp, petit village près duquel Cavanilles a découvert, en 1794, des pavés mosaïques qu'il a fait fouiller et débarrasser du sable qui les encomrait. Il dut cette découverte au hasard : herborisant dans cet endroit, il aperçut plusieurs petits cubes de marbre blanc, de trois à quatre lignes, qui se trouvaient répandus sur le terrain. Il revient le jour suivant avec des ouvriers, qui enlevèrent le sable et mirent à découvert une suite de pièces contiguës, dont on peut voir le plan dans l'Atlas.

Le plancher de ces diverses pièces est un pavé mosaïque qui est différent dans chacune; tous ces pavés sont faits de petits cubes de marbre blanc et de marbre noir moins dur, de trois à quatre lignes de côté. Ces cubes n'ont point leurs faces ni leurs angles bien droits, ce qui fait que le pavé lui-même n'est pas parfaitement plane. Ils sont liés au moyen d'un gluten aussi dur que le marbre même, et il y a quelques morceaux où le pavé est uni comme s'il eût été poli avec un sable dur et mouillé. A peine reste-il encore la trace des murs qui servaient de parois; on peut cependant juger qu'ils avaient environ un pied d'épaisseur. M. Cavanilles n'a pas pu deviner à quoi servait la pièce ronde, n^o 5; seulement on voit clai-

rement qu'il en sortait autrefois des eaux qui s'échappaient par le canal qui y communique.

A quelques pas de là, il découvrit encore deux autres pièces qui forment entr'elles deux un carré; mais de ces deux, il n'y en a qu'une dont le pavé soit en mosaïque. Il paraît qu'elles communiquaient avec les premières; mais on n'a pas encore fouillé le terrain intermédiaire.

Cette fabrique paraît indiquer un siècle éclairé et un peuple grand, riche et doué d'un goût épuré. La multitude des pièces découvertes en peu de jours; les ruines qui s'observent sur un espace de plus de 400 pieds de diamètre; le nombre considérable de fragmens de marbres précieux, dont la plupart sont ornés de moulures, répandus sur les champs environnans; et enfin les monnaies du temps de Néron et des autres empereurs, que l'on trouve dans ce canton, tout annonce que dans les siècles brillans de l'empire romain il y eut là des maisons de campagne délicieuses. Il paraîtrait donc qu'il y a eu dans le voisinage une grande ville ou quelque village considérable; et en effet, on trouve encore quelques restes d'un canal qui paraîtrait avoir été destiné à amener à cette ville les eaux d'une fontaine qui est à une lieue plus au nord-est de ces ruines ¹.

Un peu plus loin que Calp, environ deux lieues avant d'arriver à la petite ville de Denia, le voyageur, amateur des jeux de la nature, pourra se détourner de la route pour aller examiner des grottes qui se trouvent au bord de la mer, au cap Martin. Ces grottes, formées dans des couches de roc calcaire, sont remarquables par les belles

¹ Cavanilles, *Observaciones sobre el reyno de Valencia*, t. II.

stalactites de différentes couleurs qu'on y voit, et par les espèces de cascades que forment, dans quelques places de la voûte, ces concrétions naturelles.

Depuis Denia, la route devient plus praticable; mais aussi offre-t-elle peut-être moins d'intérêt que n'en font éprouver ces petites vallées arrosées, que l'on retrouve fréquemment dans la première partie de ce chemin, et qui contrastent avec les collines arides qui les entourent.



VALENCE.

LA situation de Valence est délicieuse, et le pays qui l'environne est un véritable jardin arrosé par le Guadalaviar, sur les bords duquel la ville est bâtie. Elle est divisée en quatorze paroisses, y compris la cathédrale, et on dit qu'elle contient cent mille individus. D'après les calculs des deux années 1782 et 1786, il y eut 681 mariages, 2,600 naissances et 2,525 décès. La ville est dans un état de prospérité manifeste; et si nous en jugeons d'après les rapports faits au gouvernement, nous serions portés à croire que le progrès de la population a été très-rapide depuis le commencement du dix-huitième siècle, lorsqu'on fixa l'*équivalent*. En 1718, on trouva dans la province entière 63,760 familles, et 255,000 individus. En 1761, lorsqu'on en fit le dénombrement pour les *quintas*, ou la levée pour l'armée, on compta 151,128 familles, et 604,612 individus. En 1768, le comte

d'Aranda obtint des évêques un dénombrement de 179,221 familles, et 716,886 individus; et maintenant, d'après le dernier rapport, on peut calculer qu'il y a 192,970 familles, parce qu'on trouve 771,881 individus. On n'estime, dans cette province, que quatre personnes par *vecino* ou père de famille.

On s'attend naturellement, dans une ville comme Valence, à voir beaucoup de couvens : ils y sont en effet nombreux ; car il n'y en a pas moins de quarante-quatre, partagés à peu près également entre les hommes et les femmes. En outre, on y compte dix églises qui appartiennent à différentes congrégations, collèges et hôpitaux.

Les rues sont étroites, tortueuses et non pavées ; mais elles sont propres, et par conséquent saines. Les principaux édifices sont la cathédrale, les couvens et l'université ; la première est, sans comparaison, la plus digne d'attention ; elle est d'architecture grecque, légère, élégante, et parfaitement bien finie, particulièrement le dôme et six des plus grandes chapelles. En tout, je n'ai jamais vu de bâtiment qui fut d'un effet plus agréable.

La première chapelle, près de l'entrée à

droite vis-à-vis du maître autel, est dédiée à saint Sébastien. Elle renferme un bon tableau de ce saint par Pedro Orrhente de Murcie. Près de là, lorsque l'on a passé l'entrée de la maison du chapitre, on voit la chapelle de *la Communion*, avec sa coupole et trois autels. Les chapelles de saint François de Borgia, de saint Pasqual et de saint Thomas lui ressemblent. La première est élégamment ornée par la comtesse de Peñafiel qui, comme duchesse de Gandie, doit un respect particulier à saint François, jadis seigneur de ce lieu, et maintenant son patron. Les bras de la croix ont chacun quatre autels et des grands pilliers de marbre. Huit petites chapelles décorées de colonnes de marbre, et placées derrière le maître autel, contribuent beaucoup à la beauté de cet édifice. Dans la partie du nord, l'église est disposée à peu près de la même manière que celle que nous venons de décrire pour le midi et autour du chœur. Dans douze enfoncemens, on voit douze autels qui, joints aux autres, en portent le nombre à cinquante-quatre, sur lesquels on brûle journellement de l'encens.

Le maître autel, qui a trente pieds de haut sur quatre-vingts de large, est en argent, ainsi

que la statue de la Sainte-Vierge, haute de six pieds; la main d'œuvre de ces ouvrages est admirable. On a représenté en relief, sur l'autel, en huit différens compartimens, autant de sujets sacrés, exécutés par les meilleurs maîtres qui vivaient à la fin du quinzième siècle. Ces bas-reliefs sont garantis par des volets qui, à raison des peintures qui les couvrent, ont une valeur bien plus grande que l'autel lui-même avec tout l'argent qu'il contient. Il y a douze sujets, six à l'extérieur et autant à l'intérieur; ce sont les productions de François Neapoli et de Paul Aregio.

Je vis dans la sacristie un sépulcre massif d'argent doré, destiné pour recevoir l'hostie le vendredi saint; un trône magnifique et un dais d'argent pour le dimanche de Pâques; et deux *custodias* du même métal, l'une avec des colonnes corinthiennes et les statues de deux saints patrons de la ville; l'autre de douze pieds de haut, avec une bordure en or, une innombrable quantité de pierres précieuses, et une petite statue de saint Michel l'archange, composée entièrement de brillans; elle fut ajoutée aux trésors de l'église en 1452.

Les meilleurs tableaux sont placés dans la

sacristie et dans la maison du chapitre. Ceux qui sont sortis de la main du chanoine Victoria et de Vergasa sont excellens; mais des tableaux très-beaux, et peu inférieurs à ceux de Raphaël, sont les ouvrages de Juanes, et plus spécialement sa Sainte Famille, qui est dans la salle du chapitre, et son *Ecce Homo*, dans la chapelle de ce nom.

Parmi les reliques les plus estimées, sont plusieurs épines de la couronne de Notre-Seigneur, la coupe dans laquelle il but à son dernier repas, et un portrait pitoyable de la Sainte-Vierge par Saint-Luc.

Les revenus de cette église sont considérables; l'archevêque a cent soixante mille *pesos*¹, ou vingt-quatre mille livres sterling par an (576,000 fr.); sept dignitaires ont chacun de huit à quatorze cents *pesos*; il y a en outre vingt-six chanoines, dix lecteurs, un maître des cérémonies, des chantres, des assistans, etc., au nombre de trois cents, tous bien payés.

Si la nation se trouvait réduite à la nécessité d'imiter la conduite des Français, qu'elles

¹ Piastres courantes.

immenses richesses, à présent inutiles et stagnantes, deviendraient utiles et précieuses au moyen de la circulation.

Après avoir satisfait ma curiosité dans la cathédrale, en fait d'édifice, de trésors, et surtout de tableaux, je montai à la tour pour juger de la ville et du pays qui l'entoure. La vue est très-étendue et très-intéressante. On domine sur une vallée abondamment arrosée, bien boisée et bien cultivée, ornée d'une riche variété de vergers et de champs de blé, et qui cependant, par la multitude des maisons dont elle est couverte, ressemble à un village continu. A l'est, la vallée s'ouvre sur la mer; mais de tous les autres côtés, elle est bornée par des montagnes éloignées.

Je trouvai quelques bons tableaux dans les convents, particulièrement dans les deux des Carmelites, dans ceux des Capucins, des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, dans le couvent destiné aux religieuses de Jérusalem, et dans celui de la Congrégation de saint Philippe de Néri. Dans ceux-ci, les artistes les plus dignes d'être admirés, sont Jacinto de Epinosa, Juan-Bautista Juanes, Francisco Ribalta, D. Joseph Ramirez, Vi-

cente Victoria, qui était disciple de Carlo Maratti, et plusieurs autres, tous natifs de Valence. Le plafond de l'église de *San-Juan de Mercado* est peint à fresque par Palomino, qui était aussi de Valence. La fameuse Cène de Ribalta se voit dans le collège de *Corpus-Christi*.

Ce séminaire est digne d'attention, non-seulement par ses tableaux qui sont très-beaux, mais par sa bibliothèque qui est très-bien choisie pour le temps où vivait le patriarche d'Antioche. Il termina ses études en 1604, et il choisit lui-même tous les livres. Je remarquai parmi les reliques de la sacristie, un morceau de sculpture si petite, qu'elle contenait, dans la largeur d'un volume in-8°, plus de cent figures, d'une délicatesse et d'un fini précieux.

On dit tous les jours dans ce collège vingt-deux messes pour les morts; et les prêtres qui officient, reçoivent pour chacune quatre réaux (1 fr.). Peu de gens de distinction en Espagne meurent sans laisser une forte somme pour cet objet; mais comme souvent les maisons religieuses reçoivent les legs et négligent l'obligation qui y est attachée, c'est une source

fréquente de procès entre les communautés et les amis des défunts.

Aucune des églises paroissiales, excepté Saint-Nicolas, n'est digne d'attention. Je remarquai dans celle-ci le plafond qui est peint à fresque par Vidal, disciple de Palomino, et le dôme, ouvrage de Victoria. Saint Thomas de Villanueva fait honneur au pinceau de Vergara. On peut mettre au rang des plus beaux tableaux de Valence, trois morceaux d'Espinosa et deux de Juanes, dont l'un, la Cène, a été peint par ce grand maître, pour orner l'autel.

Le revenu des maisons religieuses est, dit-on, considérable; mais le couvent le plus riche de Valence, est celui qui a été établi en dernier lieu; car lorsque le couvent de Monteza fut renversé par le tremblement de terre de 1748, les moines transportèrent leur habitation dans la ville, et s'y fixèrent. Ils ont dernièrement arrangé leur église avec beaucoup de goût et à grand frais. Ils peuvent aisément le faire, car ils ont pour l'entretien de vingt-quatre moines, un revenu net de neuf mille *pesos*, ou quelque chose de moins de quatorze cent liv. st. par an (33,600 fr.).

L'université de Valence est un établissement respectable; elle fut fondée en 1411 à la sollicitation de saint Vincent Ferrier; et peu après son institution, Alphonse III d'Aragon accorda le privilège de la noblesse à tous les étudiants en droit qui y prendraient leurs degrés. Cette université a été dernièrement bien près de son déclin; mais le recteur actuel a relevé la réputation de son école, et l'on y compte aujourd'hui deux mille quatre cents étudiants. Lorsque j'étais à Valence, ce recteur venait d'arriver de Madrid, d'où il rapportait son nouveau plan d'études, approuvé par sa majesté (le 22 décembre 1786). Les professeurs sont au nombre de soixante-dix; à savoir, sept pour les langues, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe; quatre pour les mathématiques, qui comprennent l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la mécanique, l'hydrostatique, l'optique, l'astronomie et la physique expérimentale. Il y a pour la philosophie, qui comprend la logique, la métaphysique, la philosophie morale et la philosophie naturelle, trois professeurs permanens et autant de temporaires. Ils prennent pour guide dans cette partie, le père Jacquier.

Quant à la médecine et à la chimie, il y a onze professeurs, dont six sont permanens, et les cinq autres changent tous les trois ans. Ils suivent, pour ces sciences, les meilleurs auteurs modernes, tels que Beaumé, Maquer, Murray, Heister, Boerhaave, Home, Vanswieten et Cullen. Ils ont aussi adopté la pratique du dernier, mais malheureusement ils ont négligé le meilleur de ses ouvrages, qui est sans contredit la *Synopsis nosologiae methodicae*; et ils ne paraissent pas connaître les ouvrages de Haller et de Gaubius. Il y a ici, comme à l'école de médecine d'Edimbourg, une salle pour la médecine clinique, que les étudiants visitent chaque jour, et des leçons de clinique données par les professeurs. Outre cela, on a le bon esprit de permettre à ceux-ci de prendre, à l'hôpital, tous les cadavres qu'ils désirent, pour les faire disséquer par leurs chirurgiens.

On a établi pour le droit civil et le droit canon, dix professeurs permanens et neuf assistans, qui sont choisis pour un certain temps, et changés alternativement chaque année. Dix-huit professeurs, dont onze sont permanens, enseignent la théologie, qui com-

prend l'histoire ecclésiastique, et ce qu'ils appellent la *Theologia escolastico-dogmatica*. Les leçons commencent le premier octobre, et finissent le dernier jour de mai; elles sont interrompues par le plus petit nombre de jours de fête qu'il est possible à la religion catholique d'admettre.

Pendant le mois de juin, tous les étudiants soutiennent des examens publics sur les leçons qu'ils ont suivies dans le cours de l'année; s'ils sont approuvés, ils reçoivent leur immatriculation, et passent à une classe plus élevée; s'ils ne le sont pas, ils restent encore une année dans la même classe, après quoi, si on ne les trouve pas encore assez habiles, on les renvoie de l'université. Pour exciter leur émulation, on propose des prix en livres ou en argent; et à la fin des examens, on les distribue à ceux qui ont fait les plus grands progrès dans les sciences.

L'étudiant, pour se faire graduer dans les arts, doit obtenir pour le degré de bachelier, deux immatriculations, c'est-à-dire, qu'il doit avoir assisté pendant deux ans aux leçons, et avoir été deux fois approuvé aux examens publics; pour être maître-ès-arts, il faut avoir

obtenu trois immatriculations. En théologie et en droit, on peut prétendre au grade de bachelier, après quatre immatriculations; mais pour être docteur, il en faut cinq. Pour le grade de bachelier en médecine, il faut avoir suivi les cours pendant cinq ans, et avoir subi cinq fois des examens; après cela, il faut pratiquer deux ans à l'hôpital pour pouvoir obtenir le dernier grade. Cette marche a certainement un avantage sur celle qu'on suit à Edimbourg, où trois années d'études, ou plutôt trois années où l'on suit les leçons et où l'on subit un léger examen, sont tout ce qu'on exige pour le grade de docteur. A Valence, le candidat est examiné en particulier par les professeurs; s'il est approuvé, il est soumis aux exercices publics, et subit un second examen; après quoi les professeurs entrent dans la chapelle, et donnent secrètement leur vote. Si leur décision est favorable, ils l'examinent encore une fois en public; et s'il s'en acquitte à leur satisfaction, il est enfin décidé par le scrutin qu'il sera honoré du degré qu'il demande.

Ceux qui prétendent au grade de professeur, forment une classe différente et séparée;

pour y être admis, il faut avoir obtenu un certain nombre d'immatriculations dans toutes les sciences qui peuvent être utiles dans cette fonction, et il faut avoir subi un examen rigoureux, soit en public, soit en particulier. Par exemple, pour devenir en médecine ce qu'on appelle un *opositor*, c'est-à-dire, pour être admis dans la classe de ceux qui peuvent prétendre à la première chaire vacante, soit permanente, soit temporaire, il faut avoir obtenu deux immatriculations en grec, deux en mathématiques, et une en mécanique; il faut soutenir une thèse, et être examiné sur toutes les branches de la médecine, par trois censeurs au moins, soit en public, soit en particulier. Après l'examen, les censeurs et le recteur entrent dans la chapelle, et après y avoir juré devant l'autel de juger impartialement, ils décident au scrutin si le candidat est digne d'être reçu oui ou non. Si dans tous ses examens il a mérité leur approbation, il est reçu publiquement; on le revêt des marques de sa dignité, et il prend immédiatement place parmi les professeurs de l'université.

C'est dans cette classe seule d'étudiants que

l'on prend les sujets pour remplir les chaires vacantes, et on choisit, dans les *opositores*, les correcteurs de la presse de l'université, qui reçoivent un salaire lorsqu'ils sont employés. Lorsqu'une chaire est vacante, elle est remplie par *opposition*, c'est-à-dire, elle est donnée à celui qui, parmi les compétiteurs, en est le plus digne, d'après un sévère examen.

Les salaires sont très-moderés. Le recteur de l'université a trente livres sterling par an (720 fr.); le vice-recteur, quinze (360). Les professeurs permanens ont en général quarante livres par an (960 fr.); mais les professeurs de chimie en reçoivent soixante (1440); celui d'anatomie en a cinquante (1,200 fr.) pour salaire, et dix (240) de plus pour trente dissections; celui qui donne des leçons de médecine-pratique reçoit soixante-quinze liv. (1,800 fr.); les professeurs temporaires, qui sont au nombre de vingt-quatre, ne reçoivent pas plus de quinze livres par année (360 fr.).

Comme cet établissement est encore dans l'enfance, on a jugé convenable de donner des récompenses aux meilleurs professeurs. Si, après douze ans d'une application soutenue aux devoirs de sa place, l'un d'eux publie